

Nicole Rousseaux-Larralde

À l'impossible est-on tenu * ?

Des trois termes du titre de la séance d'aujourd'hui, celui de « réaliser », aux côtés de « créer » et « imaginer », me renvoyait obstinément à celui de « réel », en associant à cette ritournelle : « Le réel, c'est l'impossible. »

C'est la voix de Colette Soler ¹ qui m'a réveillée : « L'éthique, c'est la position que le sujet prend vis-à-vis du réel. » Mais le réel, n'est-ce pas justement ce qui nous échappe ? Alors comment prendre position face à « ce qui est strictement impensable, insu, face à ce qui "ex-siste" », hors de portée de l'appareillage symbolique et des recours/ressources imaginaires ?

L'argument de ce forum pointe que la position quatrième du symptôme comme fixation de jouissance fait tenir le nœud RSI, ce qui indexe la dimension éthique de la psychanalyse. Sa visée ne serait donc pas de « régler » (ni règlement, ni réglage) la jouissance, encore moins une fois pour toutes, et ce pour quiconque.

Nommer

Ce grand jeune homme, que j'avais reçu de ses 8 à 16 ans, passe me parler de façon impromptue. Il vient à Oloron pour le dernier examen de son diplôme professionnel, point final d'une scolarité sur le fil du rasoir, et qui a tenu par la conjugaison – le nouage ? – du travail thérapeutique, de l'implication de la famille et de celui de la conseillère d'orientation-psychologue, avec les effets de transfert afférents.

* Intervention au forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 3^e séquence, « Imaginer, réaliser, créer », le 12 février 2013.

1. « Les nouveaux chemins de la connaissance », France Culture, débat avec Colette Soler animé par Philippe Petit, diffusion le 16 novembre 2012 : « Le réel est-il supportable ? ».

Ce que j'entends me secoue. Il sait pourquoi avec les filles ça ne marchera jamais : c'est à cause de la pêche, cette passion a détruit sa vie, elle a fait de lui un solitaire.

La pêche : grâce à elle, il avait pu, du primaire au collège, tenir en classe, dessinant tout ce qui a trait à la pêche (des cannes, des pêcheurs, des mouches...), ainsi débarrassé du regard de l'autre. Il la pratiquait, y créant des liens à sa façon, y étant reconnu pour ses succès : dans ce monde-là il tenait sa place, ce qui lui rendait supportable la vie.

Et voici que ce qu'on pourrait appeler « suppléance » était devenu la cause de son malheur. Mais la pêche, n'est-ce pas le nom qu'il a trouvé à l'impossible de la rencontre avec l'autre sexe, qui le livre à de sérieux tourments depuis la puberté ?

En fait, ce jeune homme n'est pas à court pour faire face à ce que le réel a d'intraitable. Ce n'est pas pour autant sans mal, mais il est possible qu'il y ait quelqu'un pour en accuser réception. À se trouver à cette place-là, c'est avec l'idée du borroméen que j'ai pu penser autrement ce que ce garçon me disait.

Nouer

Par ailleurs, il m'est arrivé de ne plus pouvoir entendre quoi que ce soit du parler verbeux d'une personne (que certains discours classent dans les « TED² ») que je reçois depuis longtemps. Moment très critique : il y a, dans la réalité, des actes qui ne peuvent être tolérés, le nouveau thème du discours en boucle inquiète l'entourage, ce qui la contenait lâche.

Je me trouve sans répondant, désarçonnée : trou, hors sens, hors sujet. Introuvable lieu d'où l'écouter.

Un tel écho du réel exige la mise au travail de ses effets : par le traitement du « ça me travaille » propre à chaque *parlêtre*, dont la cure et ses suites sont le cadre « naturel », tous artifices inclus, par le contrôle où clinique, éthique et repères théoriques se réarticulent, et par l'élaboration dans le collectif, selon les dispositifs d'une école de psychanalyse, en particulier le cartel. Ne pourrait-on dire : fonction nœud de l'école ?

2. Troubles envahissants du développement.

J'ai aussi pu reprendre l'écoute de cette personne en réempruntant le chemin de mes premiers pas de clinicienne, qui croise celui de mes premiers pas dans l'EPFCL, le pôle 8³. Ainsi, les tentatives de Fernand Deligny – avec quelques autres, dont Josée Manenti, qui deviendra psychanalyste – pour accueillir d'une façon vivable des enfants psychotiques, autistes, déclarés fous ou débiles, m'avaient soutenue quand je débutais en institution.

Accueillir à Oloron-Sainte-Marie⁴ Josée Manenti et le film *Le Moindre Geste*, tourné dans ces lieux cévenols entre 1962 et 1964, avait été pour moi une évidence. C'est par ce que nous le travail collectif d'un forum comme le nôtre que c'est devenu possible : pas sans la présence efficace et aimable d'Éric Eslinger⁵, qui manque aujourd'hui plus encore. Notre camaraderie de travail est née là.

Alors pourquoi ce film, dont l'histoire – du scénario à la présentation en salle – est faite de trous, de désir, d'impossible et de contingence ? Pour mener une « tentative » avec Yves, jeune gaillard qui vivait là, « dont le péroré évoquait à s'y méprendre le modulé politique du général au pouvoir, alors que ses mains n'y arrivaient pas à faire un nœud⁶ ». Ce « péroré » renvoie au « verbeux » de la personne dont je vous parlais.

Ce film tente de répondre à la question invariable de F. Deligny : « Comment être humain avec des enfants gravement psychotiques ? », avec ceux pour lesquels le langage ne fait pas loi. Josée Manenti disait de l'idée de faire un film que c'était trouver « un objet commun pour une petite bande de gens, une manière de nous mobiliser et régler la vie quotidienne. Le film faisait loi⁷ ».

C'est aussi la matérialité de l'image, par son caractère « muet » et « autiste », qui intéresse F. Deligny et J. Manenti. De même, la voix

3. Pôle 8 « Pays des Gaves et de l'Adour » de l'EPFCL.

4. Dans le cadre des activités du pôle 8 le 2 avril 2005.

5. Éric Eslinger, psychanalyste à Mourenx, est décédé le 4 février 2013. Membre de l'EPFCL, du pôle 8 depuis son origine, passionné par les nœuds, il fut mon premier de cordée, au sein du cartel animé par Alain Latour, plus-un, qui réunissait aussi Corinne Philippe, Anne Théveniaud et Gilles Pujo. La soirée du forum qui s'est tenue à Tarbes le 12 février lui fut dédiée.

6. F. Deligny, *Les Enfants et le silence*, Paris, Galilée, 1980, p. 149. Réédition en 2008 par l'Arachnéen, sous le titre *L'Arachnéen et autres textes*.

7. F. Deligny, *Œuvres*, édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 601.

d'Yves est traitée comme élément purement matériel. Deligny l'enregistre « cependant qu'il vociférait à en avoir l'écume aux lèvres, et cette écume séchait, frange tenace de parole, comme sur les plages on voit la trace des dernières marées ». Matière faite d'un remix de tout ce qui tombe dans l'oreille (discussion de comptoir, prêche religieux, discours de de Gaulle...), voix rappelant celle d'Artaud⁸. En voix off, Deligny fait entendre au début du film : « Mais pourquoi faut-il que la parole soit à quelqu'un, même si quelqu'un la prend⁹ ? »

Tracer

Avec le fil « Deligny », j'ai retrouvé ce qui avait inspiré les premières heures de mon expérience de clinicienne : ce qu'il a appelé « lignes d'erre ». Cette autre tentative consistait à transcrire scrupuleusement « la trace des trajets sans projet apparent de ces enfants-là, seules traces admises¹⁰ ». Les cartes, tracées à partir des déplacements de ces enfants, là, « visent non pas eux mais le défaut du langage, son défaut originel spécifique¹¹ ».

« Cette pratique situe le tracer aux antipodes de l'écoute¹² » : juste transcrire les trajets « pour rien, pour voir, pour n'avoir pas à en parler, des enfants-là¹³ », « stratagème qui nous est venu pour nous éviter l'usage du nom ou du *il* de rigueur dès que l'autre est parlé¹⁴ ». Ici, le « sujet », la « personne », c'est l'aire, le lieu, le territoire, nœud d'existences : les feuilles transparentes où sont reportés les trajets à l'encre de Chine, une fois « mises en tas », font apparaître le « cerne d'aire », « dans le gris, en gravé blanc ». Le cerne d'aire est à voir comme « un effet de *quelque chose* qui ne doit rien au langage et ne relève pas de l'inconscient freudien¹⁵ ».

Tentative d'écriture, trace pas à lire et non pas illisible, à l'exclusion du sens : écrire comment l'enfant autiste a pu s'insérer dans

8. I. Régner, « Le moindre geste, de Fernand Deligny et Josée Manenti. Documentaire [...] construit comme un rêve en noir et blanc », *Le Monde*, 17 décembre 2004.

9. F. Deligny, *Les Enfants et le silence*, op. cit., p. 37.

10. *Ibid.*, p. 194.

11. *Ibid.*, p. 50.

12. *Ibid.*, p. 37.

13. *Ibid.*, p. 37.

14. *Ibid.*, p. 50.

15. *Ibid.*, p. 40.

le cours de choses et non dans l'ordre symbolique. Et ruse pour battre le langage en brèche.

Pour Deligny, la psychanalyse est restée une « langue curieusement étrangère », aussi « impossible » à apprendre pour lui que « l'anglais, le latin, le grec et les mathématiques ¹⁶ ». Et c'est une « petite calligraphie ¹⁷ » qui fera réponse à sa lecture du livre I du séminaire de Lacan : à sa manière, il tente de faire apparaître quelque chose du réel, à partir de ces lignes d'erre/d'existence. On y voit un 8, les lettres, et un 0 mal fermé qui désigne le cerne (ni signifiant, ni métaphorique).

Langue inclassable, pure création, inlassable quête pour se tenir au plus juste de l'immuable de ces camarades humains, à qui l'infinifé convient mieux pour qui tente d'en parler. Deligny dit : le tracer, et non le tracé. Il dit « l'agir ». L'humain : « Il n'est pas plus quelqu'un que je ne suis un lieu », disait-il ¹⁸.

Erik Porge fait remarquer qu'avant le borroméen, « ces lignes d'erre sont comme des bouts de rond d'un nœud borroméen défait, dont les anneaux sont épars, réduits à leur ligne d'existence ¹⁹ ». Il avance que Lacan s'en inspira dans ses recherches en topologie des nœuds. On pourrait y voir des préludes au borroméen, au sens où le borroméen serait la manière ultime de Lacan de poser la question cruciale du réel comme la question éthique de la psychanalyse.

Ainsi, Lacan a trouvé moyen de présenter ce qui ne peut pas se représenter, d'écrire ce qui n'est pas à voir, ni à imaginer, mais à lire, de « rendre sensible le réel », non pas de démontrer, mais de montrer (sans que ce soit un modèle), en manipulant « bêtement » les ronds de ficelle, sans être trop obsessionnel. Michel Bousseyroux ²⁰ dit que « la borroméanité redéfinit donc le réel comme ce qui n'a pas de sens ». On voit sur le nœud borroméen que le sens se situe au joint de l'imaginaire et du symbolique, alors que le réel est à l'opposé du sens. « Aversion du sens », nous dit Lacan dans *R.S.I.* ²¹.

16. *Ibid.*, p. 197.

17. *Ibid.*, p. 149.

18. *Ibid.*, p. 88.

19. E. Porge, *Lettres du symptôme, versions de l'identification*, Toulouse, Érès, 2010, p. 29.

20. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érès, 2011, p. 299.

21. « Le réel, il faut concevoir que c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel. C'est l'aversion, l'aversion du sens. C'est aussi, si vous voulez, la version du sens dans l'anti-sens et l'ante-sens, le choc en retour du Verbe, en tant que le Verbe n'est là que pour ça. [Suite p. suiv.]

Que les cartes de Deligny, qui ne représentent pas et ne sont la quête d'aucun sens, aient été exposées il y a peu à la biennale d'art contemporain de São Paulo ²² et au palais de Tokyo à Paris ²³ démontre, si besoin est, que créer s'oblige de la position éthique qu'implique la question du réel, dans son impossible même. N'y est-on pas tenu, aujourd'hui plus encore ?

Un ça qui, qui n'est pas pour rien s'il rend compte de ce dont il s'agit, à savoir de l'immondice dont le monde s'émonde en principe, si tant est qu'il y a un monde. Ça ne veut pas dire qu'il y arrive hein ! L'homme est toujours là. L'ex-sistence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le réel tout court. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, leçon du 11 mars 1975, inédit.

22. « The imminence of Poetics », 30^e biennale d'art contemporain de São Paulo, du 7 septembre au 9 décembre 2012, voir sur Internet la « salle Deligny ».

23. « Les dérives de l'imaginaire », exposition du 23 septembre 2012 au 7 janvier 2013.